

Eugène SUE

MATHILDE

Mémoires d'une jeune femme

Texte intégral publié par et avec une présentation
de Jean-Pierre GALVAN



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

PRÉSENTATION DE MATHILDE

De 1840 à 1845, Eugène Sue, écrivain estimé, accède à la célébrité avec la publication de ses trois œuvres majeures. Une célébrité extraordinaire qui trouve ses premiers échos avec la publication de *Mathilde*, connaît son apothéose avec celle des *Mystères de Paris* et sa pérennité avec le *Juif errant*. Cette célébrité doit beaucoup à un nouveau mode de publication qui, en 1841, se cherche encore et auquel Eugène Sue va contribuer à définir l'esthétique propre : le roman feuilleton. Il ne semble pas exagéré d'avancer que le roman feuilleton naît réellement avec *Mathilde*, trouve sa voie avec *Les Mystères de Paris* et arrive à maturité avec *Le Juif errant*.

De la fin de la parution d'*Arthur* dans *La Presse*, le 28 juin 1839, à la publication du premier feuilleton de *Mathilde*, le 22 décembre 1840, Eugène Sue a donné à son libraire quatre nouveaux romans, fait représenter une pièce en cinq actes et publié en trois gros volumes la Correspondance d'Henri d'Escoubleau de Sourdis. Sa ruine, survenue durant l'hiver 1837-1838, a transformé l'écrivain dilettante en romancier professionnel. Un romancier condamné à produire à un rythme effréné afin de faire face aux dettes accumulées durant ses années d'insouciance. Ce n'est pas avant octobre 1841, la publication de *Mathilde* étant alors achevée, qu'il pourra écrire à Ernest Legouvé :

[...] je ne comprends pas Huard [l'homme d'affaires d'Eugène Sue], j'ai de compte fait payé cette année 23 000 f. de dettes, et j'aurai vécu avec 7 à 9 000 f. Mon seul luxe est mon cheval, et je ne puis m'en passer après avoir travaillé comme je travaille, car j'ai commencé le Commandeur de Malte le 14 7^{bre} de l'an passé, ce qui joint aux 6 volumes de Mat[h]ilde fini le 30 7^{bre}. à Arabelle [La Prétendante] et aux Pontons, fait 8 volumes et dix actes en un an. Dieu merci je n'ai plus que trois mois de tortures et à la fin de l'année je n'aurai plus un seul billet, car ces échéances de 3, 4 et quelques fois 6 ou 7 000 f. m'écrasent et me font perdre 3 ou 4 jours d'inquiétude pour mes fins de mois. Le peu que je resterai devoir, grâce à un arrangement que j'ai pris, sera payable en 4 ans par une délégation sur Gosselin, ce qui sera presque insensible pour moi, et me permettra sinon de moins travailler, du moins de le faire sans angoisses et sans précipitation. En trois ans et demi j'aurai payé

*près de 70 000 f. et vécu. J'en suis et j'en serai toujours très fier, car sous ce rapport vos louanges mon ami m'ont toujours donné un orgueil infernal. Je vous demande un million de pardons p[our] le petit et même le grand retard que j'ai mis à m'acquitter envers vous, mais j'avais des fins de mois si surchargées, que j'usais du privilège d'ami, en vous remettant. Grâce à Dieu j'espère bien sincèrement ce mois-ci m'acquitter au moins des 2/3 et le reste vers le 15 prochain. Je parlerai à Huard et si le tout était nécessaire je trouverai le moyen de le lui donner. Je ne puis vous dire toute ma joie en songeant qu'en janvier 1842 je respirerai sans angoisse de fin de mois. P[our] arriver à cela il faut que d'ici là je fasse 3 volumes de nouvelles, c'est un volume par mois. C'est énorme mais avec cet espoir au bout, je ferais des miracles sinon d'œuvres du moins de quantité. Heureusement Mat[h]ilde est là, et je puis à son abri faire 3 petites médiocrités sans trop me compromettre [...]*¹

C'est donc un écrivain pressé par le besoin qui, à la fin de l'année 1840, s'attelle à la rédaction de *Mathilde*. Le formidable succès que rencontre le roman dès la parution de ses premiers feuilletons a pour conséquence la décision de prolonger la publication au-delà des trois volumes initialement prévus. Nous ignorons qui fut à l'origine de cette décision. Elle intéressait bien entendu le directeur du journal, mais aussi Eugène Sue à qui elle assurait une rentrée d'argent supplémentaire.

Car Eugène Sue a dû se résoudre à reconsidérer la valeur financière de ses écrits. Jusqu'aux années 1837-1838, en homme du monde, Sue n'accordait qu'une médiocre importance à l'aspect commercial de sa production littéraire. Les 700 000 francs hérités de son père lui assuraient une confortable aisance. Depuis sa ruine, le prix auquel vendre ses romans figure au nombre de ses préoccupations.

Devenu écrivain professionnel, Eugène Sue se fait plus rare dans les salons, consacrant l'essentiel de son temps à rembourser ses dettes à la pointe de sa plume. Lors du procès qui l'opposera à *La Presse* en février 1844, son avocat, Léon Duval, exposera le détail des tractations financières auxquelles donna lieu la publication de *Mathilde* dans *La Presse* :

Le prix arrêté entre les deux contractants a rarement varié ; il a été, jusqu'à la publication de Mathilde, de 100 francs par feuilleton. Au moment où Mathilde parut, il naquit une difficulté. Il y a feuilleton et feuilleton. Le feuilleton normal comporte neuf colonnes de 45 lignes, le

¹ *Correspondance générale d'Eugène Sue*, éditée par Jean-Pierre Galvan, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », 5 vol., 2010-2023, tome II, lettre 41-46.

*dernier verso de la feuille restant aux annonces. Or, il arrivait, avant Mathilde, que les feuilletons de M. Eugène Sue n'avaient souvent que six colonnes. Quelquefois, c'était la politique qui, ayant de l'intérêt (cela arrive quelquefois), s'extravasait sur la place réservée d'ordinaire au feuilleton, et ne lui laissait que les deux tiers de son terrain. Quelquefois les neuf colonnes étaient disponibles pour le roman, mais ou M. Eugène Sue n'était pas prêt et n'avait pas assez de matière écrite, ou la coupure intelligente des scènes et la répartition de l'intérêt exigeaient que le feuilleton n'eût que six colonnes. Je n'ai pas besoin de dire que M. Eugène Sue ne faisait pas un calcul indigne de lui en coupant son feuilleton à six colonnes, mais enfin, il suffisait que cela arrivât trois fois pour qu'il touchât 300 francs, au lieu de 200 pour dix-huit colonnes. Quand M. Eugène Sue voulut bien donner Mathilde à La Presse, M. Dujarrier lui écrivit une lettre qui est à sa date sur le livre ad hoc de La Presse, et il demanda que la rédaction fût comptée à la ligne, ce qui intéressait M. Sue à faire ses feuilletons le plus longs possible. M. Eugène Sue y consentit avec grâce [...]*¹

Ce même Léon Duval, lors d'un procès opposant, en février 1842, *La Presse* à Cousen de Courchamps, évoquera le montant des sommes payées par le journal à quelques-uns de ses collaborateurs. On y apprend qu'Eugène Sue toucha 7 000 francs pour la seule publication de *Mathilde* en feuilleton.

Dans le tome 2 de la *Correspondance générale*, nous avons publié les lettres qu'Eugène Sue adressa à son éditeur Charles Gosselin et à l'administrateur-gérant de *La Presse*, Alexandre Dujarrier, durant la publication de *Mathilde*. Ces lettres nous permettent de suivre en détail les différentes étapes de cette publication. Nous en retraçons ici les grandes lignes.

Mathilde est acceptée par *La Presse* deux mois avant que ne commence sa publication. Un reçu signé par Eugène Sue le 29 octobre 1840 indique qu'il a perçu la somme de mille francs à valoir sur « *Mathilde, mémoires d'une jeune femme*, nouvelle qui doit être publiée dans *La Presse* ». Notons qu'au XIX^e siècle, le terme de « nouvelle » était souvent synonyme de roman.

La première partie de *Mathilde* commence à paraître le 22 décembre sans avoir bénéficié de la moindre annonce dans le journal. Ce ne sera plus le cas pour les romans suivants. Cette première partie se termine le 19 janvier 1841 avec la publication du 21^e feuilleton.

Dans une lettre que l'on peut dater entre le 23 et le 29 décembre 1840 adressée à Alexandre Dujarrier, Eugène Sue demande un nouvel à valoir de

¹ *Correspondance générale*, op. cit., tome II, p. 532.